

Une Femme m'apparut...

I

Par un soir indécis, l'Annonciatrice vint vers moi.

Le visage de l'Annonciatrice était mystérieux et troublant comme celui du San Giovanni de Léonard.

« J'ai pitié de toi, me dit-elle, parce que tu n'as point encore souffert. »

Je ne la comprenais qu'à demi. J'étais très jeune.

« J'ai pitié de ton cœur vide », me dit-elle encore.

Tranquille, je l'écoutais.

« Je te conduirai vers Lorély.

– Qui est cette Lorély ? »

Je parlais avec une curiosité légère.

« Lorély est la prêtresse païenne d'un culte ressuscité, la prêtresse de l'amour sans époux et sans amant, ainsi que le fut jadis Psappa, que les

profanes nomment Sapho¹. Elle t'enseignera l'immortel amour des amies.

– Est-elle belle ? » questionnai-je.

« Undine elle-même ne fut point aussi cruellement et suavement blonde. Lorély a des yeux d'eau glacée et des cheveux de clair de lune. Tu l'aimeras et tu souffriras de cet amour. Mais jamais tu ne regretteras de l'avoir aimée. »

San Giovanni l'avait dit : j'avais le cœur vide. Et je ne craignais point encore la venue de l'amour.

« Qui sait ? » dis-je à l'Annonciatrice. « Peut-être n'ai-je pas un cœur fait pour la passion. Je n'ai point aimé. Peut-être n'aimerai-je point, dans ma vie humaine. Il y a, sur terre, tant d'êtres qui passent à côté de l'amour !

– Tu ne seras point de ceux-là, puisque tu connaîtras Lorély.

– Lorély a-t-elle aimé ?

– Je crois que Lorély aime l'éternel amour plus que les éphémères créatures qui l'incarnent pour elle. »

Je me tus. La curiosité légère grandissait en moi.

« M'accueillera-t-elle favorablement, ô toi qui lis dans l'avenir ?

1. En 1903, Renée Vivien a publié chez Alphonse Lemerre une traduction des œuvres de Sappho, précédée d'une « Biographie de Psappha ».

– Si tu l’aimes, Lorély t’accueillera. Car il lui agrée qu’on l’aime. Elle sait qu’elle est étrangement belle. Et elle se plaît à mirer sa beauté dans les prunelles ferventes de celles qui l’adorent.

– Quand la verrai-je ?

– Demain. »

L’Annonciatrice me sourit d’un sourire indéfinissable.

Elle sourit, équivoque à l’égal du San Giovanni de Léonard...

II

J'attendais Lorély dans un boudoir glauque où les bibelots semblaient jetés çà et là au gré d'une main impatiente. On y sentait le caprice et le désordre d'un esprit fantasque. Des fleurs éclataient partout en gerbes, en fusées, en masses touffues... C'étaient des lys tigrés ouvrant leurs vastes corolles d'où s'exhalait la violence du parfum, des grappes d'orchidées bleues retombant avec une grâce triste, des gardénias, si fragiles que le frôlement le plus doux les eût flétris, blêmissant à côté de roses blanches. C'étaient toutes des fleurs d'hiver, de ces frêles et longues fleurs qui ne savent point l'épanouissement dans l'air et le soleil.

Je devinai que Lorély devait chercher en l'art, plutôt qu'en la nature, un fuyant idéal.

Je me pris à songer...

Lorély paraît tout à l'heure, incarnation de mon destin. Elle viendrait vers moi, cruellement et suavement blonde comme Undine elle-même.

San Giovanni m'observait, avec son indéfinissable sourire. Et moi, je savourais cette charmante angoisse de l'attente...

La porte s'ouvrit.

« Vois », me dit l'Annonciatrice.

Dans une demi-clarté à la magie singulière, une Femme m'apparut... À son approche, les lys tigrés jetèrent un plus véhément parfum.

Elle était pâle et d'une blondeur presque sur-naturelle. Ses voiles traduisaient la souplesse insidieuse de son corps...

Instinctivement, je redoutai le commandement de son regard, la courbe impérieuse de ses lèvres. Ses cheveux la nimbaient d'un perpétuel clair de lune.

Jamais je ne vis de beauté plus étrange.

Lorély me domina de son regard. Je n'essayai point de me dérober à la séduction de ces prunelles volontaires.

« Je suis ici, lui dis-je, parce que je devais venir... »

Elle me sourit, d'un sourire florentin qui ressemblait à celui de l'Annonciatrice, mais recérait plus de langueur.

« Suis-moi », ordonna-t-elle.

Elle me prit par la main. Nous entrâmes dans un lumineux atelier où bourdonnaient des groupes de jeunes filles. Toutes étaient belles.

Bizarrement adoucis, et pourtant aigus comme deux flammes d'azur, les yeux de Lorély s'appuyèrent tour à tour sur toutes ces jeunes filles. Et les yeux de Lorély prenaient, en se posant sur chacune d'elles, une expression différente.

« Laquelle d'entre elles aimez-vous ? » osai-je interroger, tout bas.

« Je les aime toutes, répondit Lorély. Mais j'aime chacune d'elles d'une tendresse dissemblable. N'est-ce pas qu'elles sont belles, diversement ?... Celle-ci est un vivant tableau du nouvel art. Comme ses lèvres sont assoiffées de baisers inconnus ! Tout son être est avide. Vois, elle est insatiable à l'égal d'un vampire. Son teint vert méprise le fard. On ne l'oublie point. Qui l'effleure la sent toujours... »

J'admirai l'exquise pâleur un peu verte qui méprisait le fard.

Lorély, s'étant interrompue, reprit avec ardeur :

« Celle-ci n'évoque-t-elle point une égarée de 1730 ? N'est-ce point une marquise dont les pas ont gardé le souvenir des menuets ? Elle me fait songer aux bals de cour, aux cheveux poudrés, aux madrigaux chuchotés derrière l'éventail ému... »

Celle-là est une enfant de gitane, ivre de soleil. Et, là-bas, c'est une petite vierge gothique. Elle dédaigne la forme et la ligne sereines. Regarde-la : elle semble n'avoir point de corps sous sa robe aux plis rigides. La simplicité et la lumière lui répugnent. Elle n'aime que le mystique et le miraculeux... Cette autre est une Israélite, magnifique autant que l'Orient, et dont la chevelure garde une odeur de myrrhe et de santal... »

Une très jeune fille sourit à Lorély.

« Ah ! celle-là, ah ! celle-là ! murmura l'étrange bien-aimée, c'est la Belle aux désirs dormants, c'est la prometteuse d'azur... Je voudrais lui dire un sonnet d'étoiles. Je voudrais choisir pour elle des mots féminins ineffablement, lui dresser un culte en dehors du monde, l'entourer de lys, d'encens et de cierges. Je serais la vestale qui veillerait sur son corps sacré, comme sur un autel. Et sa candeur blonde ne connaîtrait point les lèvres subtiles des princesses charmantes... »

Lorély parlait avec une grave tendresse. Je devinai que cette âme infinie pouvait, sans jamais épuiser ses trésors, prodiguer des richesses d'émotions sans cesse renouvelées.

« Et moi, implorai-je, et moi, Lorély, ne m'aimeras-tu point ? »

Lorély me considérait, anxieuse.

« Je crois que je t'aimerai, dit-elle. Je crois que je t'aime déjà... »

Le jour tombait. Et le crépuscule mêla son tendre mystère à ces mystérieuses et tendres paroles.

« Attends-moi ce soir, chuchotai-je. Je suis avide d'étoiles... »

III

Nous partîmes ensemble. Nous errâmes dans un bois que givrait le soir d'hiver. Comme une princesse scandinave, Lorély s'enveloppait de fourrures blanches.

Mes yeux étaient éblouis de neige. Toute cette clarté paraissait fleurir des épousailles irréelles.

Lorély se taisait.

« Parle-moi de toi, suppliai-je. Je t'aime, et je voudrais ignorer un peu moins celle que j'aime.

– Je suis triste sans détresse véritable, répondit Lorély. Je suis triste, indiciblement...

– N'es-tu point une amoureuse de la tristesse ?

– Non pas. Je la fuis et pourtant je la retrouve en tout et toujours. Je me lamente vainement, ainsi que le vent d'automne... »

Elle s'arrêta.

« Ma vie me navre, poursuivit-elle. Et je ne conçois point une vie meilleure... Le luxe qui

m'entoure m'opresse. Les plaisirs sont si vieux qu'ils mordent sans dents.

– De quel mal souffres-tu dans ton âme ?

– De quel mal ? soupira Lorély. Je ne sais. Quel qu'il soit, je le sens inguérissable. Mon cœur est une cloche au timbre fêlé... »

Elle rit avec amertume...

Une angoisse m'étreignit le cœur... Je l'aimais déjà... Je l'aimais déjà...

« L'ennui !... Il me semble, parfois, que l'univers est pareil à une grise cathédrale d'où Notre-Dame de la Vieillesse a banni les dieux. Elle seule règne, la Madone aux rides, dans sa châsse croulante... »

Elle continua :

« Parfois, je me dis que j'ai chanté toutes mes chansons et cueilli toutes mes fleurs... Mais je sens que mon âme demeure altérée. J'attends encore je ne sais qui. Je sanglote encore, je ne sais trop vers quoi... Peut-être est-ce le nouvel amour, l'amour inconnu, que j'espère. Peut-être m'apportes-tu cet amour, entre tes mains tendues... »

C'était autour de nous le soir d'hiver, un soir de mariage mystique. C'était autour de nous et en nous une chasteté nuptiale, une volupté blanche.

« Je voudrais tant t'aimer ! » soupira Lorély.

Ces paroles tombèrent sur mon cœur troublé.

« Moi, je sais que je t'aime, Lorély... »

Une prescience obscure me dicta ces mots :

« Je t'aime et j'ai déjà la certitude que tu ne m'aimeras jamais. Pourtant, je ne crains pas de t'aimer. Tu es la souffrance merveilleuse qui fait mépriser le bonheur. »

J'ajoutai, devant le silence de Lorély :

« Je t'ai vue aujourd'hui pour la première fois et je suis déjà l'ombre de ton ombre. Je serai ce que tu feras de moi.

– J'aime ton amour, murmura Lorély. J'ai peur de te comprendre, et je tremble de t'attirer irrémédiablement. Mes illusions sont de pauvres clowns qui se regardent grimacer à travers leurs larmes... Je voudrais tant t'aimer ! t'aimer dans mes moments de silence, qui s'éterniseraient enfin ! Ne vois-tu pas comme je pleure de mes joies et comme je ris de mes tristesses ? »

Il y eut entre nous une pause.

« Mon amour est assez grand pour rester solitaire, répondis-je. Je t'aime, et cela suffit à mon extase et à mes sanglots... Tu ne m'aimeras jamais, Lorély, car tu as en toi une telle ardeur de vivre et de sentir, que la passion de tous les êtres ne te contenterait point... »

Les étoiles brillaient aussi froidement que le givre. Et, sous nos pas, la neige était moelleusement déroulée.

Les cheveux de Lorély, aux rayons de lune, scintillaient froidement. Et les yeux de Lorély étaient froidement bleus, telles les eaux baignées de lune.

« Je suis ivre, sanglotai-je. Lorély, Lorély, je suis ivre... »

C'était autour de nous le soir d'hiver, le soir d'irréelles épousailles...

IV

Je subissais ma félicité étrange, sans la comprendre, sans la goûter. Plus tard, seulement, je sus que ces heures troubles étaient les heures inoubliables que pleurent les regrets et les souvenirs...

« Lorély t'enseignera l'immortel amour des amies », avait murmuré l'Annonciatrice...

Lorély était semblable à une prêtresse païenne qui, dans un temple abandonné, aurait ressuscité le culte de la déesse, rallumé les feux sacrés et relevé l'autel en ruines. Elle parlait de Psappa comme si elle l'eût entendue chanter dans un verger de Mytilène. Jamais aucune des compagnes de la tisseuse de violettes ne l'aima plus simplement, plus fervemment, que cette lointaine disciple.

« Elle seule, disait Lorély, est éternelle. Le culte des dieux a péri, mais le culte de ses poèmes

ne périra point. Celle qui l'aime doit l'aimer à l'exclusion de tout autre amour. »

Et je me remémorai ces nobles phrases, dédiées à Psappha et cueillies dans un livre que j'avais relu souvent :

« Si tu m'aimes, tu quitteras tout ce que tu chéris, et les lieux où tu te souviens et ceux où tu espères ; et tes souvenirs et tes espoirs ne seront plus qu'un désir vers moi.

« Si tu m'aimes, tu ne regarderas ni en arrière ni en avant, tu ne sauras que moi, et ta destinée ne portera plus que mon empreinte.

« Si tu m'aimes, tu n'auras d'autres infinis que mes lèvres, d'autres prisons que mes bras, et de mon corps tu feras tous tes songes... »

Et je lui répondis en sanglotant :

« Je t'aime¹. »

1. Le livre est *Cinq petits dialogues grecs (Antithèses et parallèles)*, publié par Natalie Clifford Barney, sous le pseudonyme de Tryphê, aux Éditions de la Plume, en 1902. Dans le « Prologue », c'est l'« Inconnue », « la persuasive et la redoutable – la terrible et la douce », qui déclame ces versets.